Review

Author(s): J. T.

Review by: J. T.

Source: *Bulletin de la Société française de musicologie*, T. 2, No. 8 (Mar., 1921), pp. 140-142

Published by: [Société Française de Musicologie](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/924827>

Accessed: 08-11-2015 10:30 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Société Française de Musicologie is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Bulletin de la Société française de musicologie*.

<http://www.jstor.org>

septième, et quand il module si douloureusement dans l'épisode à trois voix de la même œuvre (*o vita misera*). J'aimerais aussi, auprès de Pekiel, apercevoir le doux Lovies Busbetzky, *bonarum artium cultor*. Mais comment parler des musiciens polonais sans mettre avec eux Gaspard Förster ? Sa vie fut celle d'un musicien « européen », il est vrai, mais, né à Dantzig, il fut formé d'abord à Varsovie, chanta dans les premiers opéras joués en Pologne (il faudrait aussi les signaler), fut quelque temps maître de chapelle à Dantzig, et finit sa vie à l'abbaye d'Oliva. Il serait aisé de reconnaître la fougue polonaise en sa musique instrumentale, et telle *sinfonia* de sa cantate de Noël est aussi bien une pastorale polonaise qu'un souvenir de la pastorale de Frescobaldi. Les Polonais du xvii^e siècle se gardaient bien de ne point l'honorer comme un des leurs.

Nous pardonnons d'ailleurs bien volontiers à M. Opienski cette omission, ainsi que diverses menues erreurs, et un peu de confusion dans le classement des faits. Car ce livre est encore du temps de guerre ; bien des documents étaient inaccessibles quand il fut écrit, et il était bien difficile de s'appliquer alors à ordonner ceux que l'on avait, avec le calme que l'érudition exige.

Au surplus, dans cette histoire qui va jusqu'à nos jours, le lecteur français trouvera tant de choses nouvelles pour lui, et qui lui plairont, qu'il n'aura pour M. Opienski qu'un sentiment de gratitude, et point de critique. Surtout, quelques pièces du supplément musical le charmeront : elles démontrent en effet pourquoi nos vieux poètes ont loué, dans les mêmes vers, « Francisque de Milan et Bagfar Polonois », et nous y apercevons l'image de Jacob, le Polonais, cet artiste qui fut nôtre.

« Gallicus ille Polonus

Qui resonum forti pollice tangit ebur ».

ANDRÉ PIRRO.

A. E. M. GRÉTRY. — **Réflexions d'un solitaire**, manuscrit inédit publié par le gouvernement belge, avec une introduction et des notes par Lucien Solvay et Ernest Closson, tomes I et II, Bruxelles et Paris, Van Oest, 1919-1920.

Dans sa vieillesse, Grétry, sa carrière active de compositeur étant close, ne voulut pas pour cela rester intellectuellement inactif. Déjà il avait publié des livres : les *Essais sur la musique*, dont les trois volumes parurent à deux époques successives, et *La Vérité*, postérieure encore. Agé de soixante ans passés, ayant acquis, à Montmorency, l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau où il élut domicile et termina ses jours, il se livra sans contrainte à ses réflexions et ne se défendit pas contre la tentative de les noter. De fait, il a, durant les quelques dix années qui lui restaient à vivre, accumulé les pages, rédigé des chapitres, que dis-je ? des volumes entiers — huit volumes compacts — sans aucune intention

de publicité, sans autre préoccupation que celle d'une confession générale, ou, pour mieux dire, d'un retour sur soi-même et sur sa propre pensée.

Il est bien vrai qu'il y a de tout dans ce manuscrit — même des propos légers, — de tout, pourrions-nous presque dire, sauf de la musique; et encore quelques traits, parfois heureusement jetés, nous rappellent ça et là ce qui avait été la préoccupation précédente de l'auteur. Des souvenirs d'intimité et de vie pratique s'y mêlent à des considérations qui ne visent pas à moins qu'à résoudre les problèmes de la science ou de la philosophie la plus haute, ou qui, du moins, en ont l'intention.

L'on aurait tort, je pense, de railler *a priori* un écrit d'une telle nature. Que Grétry ait été un musicien et non un philosophe, cela est incontestable. Mais il n'est pas moins vrai qu'il eut sur la plupart des autres artistes la supériorité de ne vouloir pas s'en tenir à ce qui semblait être son unique rôle; le fait d'avoir eu l'ambition d'approfondir des questions d'ordre intellectuel et moral ne constitue pour lui aucune infériorité: au contraire. Sans doute il faut être un Montaigne ou un Pascal pour donner à la pensée le relief qui seul permet de l'imprimer au fond des esprits, et il n'est pas douteux que Grétry n'était pas Pascal ni Montaigne, mais l'auteur de *Richard Cœur de Lion* et de *l'Épreuve villageoise*. Cependant il est beau qu'il ait cherché à élever le niveau de sa conception générale, et ceux mêmes qui ne veulent voir en lui que le musicien d'opéra-comique doivent lui tenir grand compte de cet effort.

Aussi bien, ses pensées n'étaient aucunement banales. Il était attentif à l'évolution qui s'accomplissait autour de lui et il portait plus volontiers ses vues vers l'avenir que sur le passé. Les premières apparences feraient croire qu'il ne fut qu'un écho de Jean-Jacques Rousseau: mais un examen plus attentif montre que son objectif était tout différent. C'est bien moins en homme du xviii^e siècle que du xix^e qu'il pense et qu'il écrit. Dès l'une de ses premières pages, il se réclame de la physiologie: or cette science était assez nouvelle à l'époque de Grétry pour qu'on puisse le louer d'avoir eu des préoccupations si rares. L'objet qu'il se propose en commençant est de savoir « quelle est la cause physique de tel effet moral » et il a hésité à donner pour titre à son écrit: *Rapports entre le physique et le moral des choses*. Ce sont là questions qui touchent à la base même du problème de la vie; et, s'il fallait trouver un terme de comparaison dans les ouvrages les plus illustres, je songerais plutôt aux *Recherches sur la vie et la mort* de Bichat qu'aux *Réveries d'un promeneur solitaire* de son prédécesseur à l'Ermitage. Certains de ses exposés annoncent si nettement les doctrines futures du transformisme que les éditeurs du livre de Grétry n'ont pas pu s'empêcher d'évoquer à leur propos le nom de Darwin.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sur de telles questions dans un périodique qui doit garder essentiellement son caractère musicologique. Bornons-nous donc à dire qu'en employant ainsi les loisirs de sa

vieillesse, Grétry s'est montré tout autre chose que le vieux bourgeois retraité se distrayant à écrire des choses quelconques et qu'il a prouvé, par ses *Réflexions d'un solitaire*, que la pratique antérieure de l'opéra-comique n'a fait aucun tort à la hauteur et à la perspicacité de ses vues.

Son manuscrit, resté inédit (sauf quelques rares fragments) jusqu'à ce que le gouvernement belge en ait commencé l'impression, n'a été conservé qu'incomplètement, ayant été dispersé en diverses mains après la mort de l'auteur. Il était, à l'origine, divisé en huit volumes. Les deux tomes qu'on vient d'imprimer comprennent les deux premiers de ces cahiers (saut quelques pages arrachées ça et là) et deux chapitres du troisième volume, les seuls qui en aient été retrouvés. De même les parties qui restent à imprimer ne seront que trop souvent incomplètes.

La question de ce manuscrit a été étudiée à plusieurs reprises, ces dernières années, avant que MM. Solvay et Closson l'aient traitée (sommairement) dans leur introduction. Nous devons citer notamment l'article que M. P. Long des Clavières a publié en 1919 dans la *Rivista musicale italiana*, où sont indiqués minutieusement les fragments épars à l'aide desquels l'œuvre pourra être reconstituée. Je puis donner un renseignement nouveau : un cahier de 52 pages, chapitre xxvii : « Aime-t-on la vie », indiqué par M. L. des Clavières comme ayant passé en vente à plusieurs reprises, mais demeuré introuvable, est, en réalité, à la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, avec un autre fragment de quelques pages. Ces documents, retrouvés naguère, pourront sans doute compléter les textes préparés pour les prochains volumes.

Ne terminons pas sans dire avec quel soin a été exécutée la publication de ces deux premiers livres, imprimés avec un véritable luxe typographique. Et quand nous songeons que c'est le gouvernement de la Belgique qui a eu à cœur de rendre ainsi, quelques mois seulement après la guerre, hommage à un musicien qui fait honneur à son passé, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment, non pas certes de jalousie, mais un peu de regret et d'envie, en constatant les sacrifices accomplis pour la musicologie, de l'autre côté de la frontière, chez un peuple ami, et en comparant ce qui se fait, ou plutôt ne peut pas se faire, chez nous.

J. T.

VAN DEN BORREN (Ch.). — **Origines et développement de l'art polyphonique vocal du XVI^e siècle.** Tirage à part de la Renaissance d'Occident. Bruxelles-Paris MCMXX, in-8°, 39 pp.

Si le sujet choisi par M. Van den Borren a tenté mainte plume d'historien de la musique, nul n'est mieux qualifié que lui, l'auteur d'un *Roland de Lassus* (Paris, F. Alcan, 1920) pour nous le présenter excellemment à nouveau.